

**Méditation de Marianne Chappuis, AG de La Margelle
27 avril 2017, Neuchâtel**

Harassée. Épuisée. Accablée. Ruinée. Fourbue. Brisée.

Sur le sentier qui mène au puits, elle scande en boucle la litanie de sa fatigue. Elle ne veut plus de cette vie. De ces incessants allers et retours sous un soleil de plomb pour remplir une cruche qui finira toujours par être vide. Elle ne veut plus des chimères qui lui tendent les bras pour mieux la déchirer. Elle ne veut plus croire qu'elle peut être heureuse. Elle ne veut plus des vains espoirs qui bercent son ennui. Elle le sait : le bonheur ne viendra jamais pour elle. Sa vie est une buée qui s'évapore toute entière avec ses illusions.

Assise au bord du puits, elle contemple le vide. L'eau est si loin, la margelle si étroite, son corps si lourd. Et si elle tombait ? Elle serait enfin délivrée des regrets qui la torturent et des envies qui la dévorent. Elle cherche l'abysse où s'étoufferont tous ses besoins.

Une voix l'arrache à sa fascination. Une voix qui résonne dans le puits et qui la ramène au milieu de la margelle. Cette voix est celle d'un étranger qui lui parle, à elle, la Samaritaine, alors qu'il aurait dû la regarder de travers. Il était là depuis le début, mais elle ne l'avait pas vu. Il lui parle et c'est comme si ses paroles venaient stopper sa chute. Peu à peu elle éprouve à nouveau la chaleur, la soif et les contours de son corps douloureux. Elle peut enfin raconter son histoire, et sa nostalgie qui alourdit chaque jour le seau qu'elle tire du puits et la cruche qu'elle ramène chez elle.

Personne ne peut éteindre sa soif. Aucun homme n'a les bras assez forts pour étouffer son manque.

Mais la voix lui parle. Elle lui dit à quel point son désir est légitime. Elle lui parle de sa dignité, tellement profonde, que rien ne peut l'épuiser : ni les regards qui méprisent et ni les mots qui blessent.

La voix ne lui parle pas comme à un enfant qui doit grandir, mais comme à un adulte qui peut prendre soin de l'enfant qui sommeille en elle.

La voix lui apprend à aimer sa soif.

Maintenant, la Samaritaine le sait : l'eau du puits n'aura plus jamais le même goût.

Nous sommes tous des assoiffés de reconnaissance. Nous sommes tous habités par le désir infini de s'entendre dire « merci d'être qui tu es », tout simplement et sans condition.

« Merci d'être toi, dans tous tes états, passés, présents et futurs, dans tes fiertés comme dans tes hontes, dans tes réussites comme dans tes échecs, dans tes forces et tes faiblesses ».

Nous sommes appelés à croire à la vérité de la Parole qui nous dit « Qui que tu sois et quoi que tu fasses, merci d'être toi ».

Alors avant de devenir cet autre Samaritain qui porte secours au grand blessé rencontré sur son chemin, reconnaissons que nous sommes d'abord le blessé qui a besoin de soins. Que nous avons au moins une fois dans notre vie croisé quelqu'un qui ne nous a pas vraiment regardé, qui nous a laissé au bord de la route et que nous avons eu mal. Et que c'est sûrement pour ça qu'on redouble d'efforts pour être approuvés, appréciés, estimés dans cette grande comédie de la vie quotidienne où l'on cherche à camper les rôles les plus valorisants.

Aujourd'hui, notre monde a mal à ses identités. On se sent fragile, alors on panique. Un peu partout, on construit des murs et des fortifications idéologiques pour ne pas se dissoudre. On repousse loin de ses frontières tous ceux qu'on voit comme des envahisseurs et qui n'ont souvent pour seul tort que de rappeler que la vulnérabilité est constitutive de toute identité. Même si à l'abri des remparts qu'on érige, on préfère l'oublier.

Debout sur les barricades qui nous entourent, un étranger nous questionne.

« Tu vois les failles qui lézardent les forteresses que tu essaies de construire ? Regarde bien. Tu vois toutes ces petites fêlures qui laissent passer la lumière à travers tes murailles ? Oui ? Tant mieux.

Tu es prêt à recevoir l'accueil inconditionnel qui te mettra au monde, chaque jour à nouveau.

Tu es prêt à faire confiance à la vie qui n'en finit pas de remettre debout.

Tu es prêt à guérir de cette obsession qui te fait contempler ton nombril et qui t'empêche de croire au pouvoir d'une rencontre.

Et tu es prêt à sortir de chez toi pour en témoigner. »